

Les Alpes

Autor(en): **X.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 13

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181313>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

C'est l'architecte Gabriel, qui, par ordre de Louis XV, commença en 1753 la construction de cette salle qui exigea plus de dix-sept ans pour ses travaux de toute nature. L'architecte Gabriel, dont il est question, est le même auquel on doit la place de la Concorde et les monuments qui la bornent au nord. Il a donné son nom à l'avenue nord des Champs-Élysées.

C'était pour obéir aux désirs de M^{me} de Pompadour que Louis XV avait ordonné la construction de la salle de spectacle; mais la favorite mourut pendant la période de construction. Ce fut M^{me} du Barry qui assista à son inauguration le 16 mai 1770 à l'occasion du mariage du dauphin avec Marie-Antoinette.

De déplorables événements eurent lieu, dix-neuf ans plus tard, dans la salle de l'Opéra de Versailles.

Pendant que l'Assemblée nationale siégeait non loin de là, le 2 octobre 1789, les gardes du corps y étaient réunis en un banquet avec les officiers du régiment de Flandre. Le roi et la reine, revenant de la chasse, paraissent au milieu du festin; des acclamations partent de tous les points de la salle; on entonne le chant: *O Richard! ô mon roi!* On boit à la santé du roi et l'on refuse de boire à la nation, puis on arrache la cocarde tricolore, on la foule aux pieds, on la remplace par la cocarde blanche et par la cocarde noire, couleur de la maison d'Autriche, etc.

Trois jours après, une foule nombreuse quitte Paris et envahit Versailles; des gardes du corps sont massacrés dans une cour et aux abords des appartements du roi. Louis XVI et Marie-Antoinette sont contraints d'abandonner le palais de Versailles, où ils ne devaient plus mettre les pieds.

Style ingénu.

(Extrait d'une lettre écrite de Thoune.)

Nous sommes partis d'Yverdon le vendredi nous avons logé à Langenthal et nous sommes arrivés à Thoune à 1 heure après midi. On nous a introduit dans des grandes casernes comme vous le voyez la (1) il y a des chambres où il ny a que 140 lits tous les canoniers vaudois sont couchés dans la même chambre quand on a dis tous chacun un mot ça fait encore bien du bruit. Le matin on se lève à 4 heures appel à 5 heures de 5 1/2 à 7 théorie dans les casernes 1/2 heure pour déjeuner de 7 heures 1/2 à 10 heures 1/2 sur l'Alminthe c'est a dire sur la place d'armes après nos pièces. Je dois vous dire que les vaudois forment une batterie de 6 pièces et que je suis le 4 dans la seconde pièce. Le service est beau mais peinéble parceque les trois premières pièces n'ont pas servi le numéro 6 il paraît qu'on nous tiens pour être bien fort on nous fait amusé avec des jolies pièces de 12 des obusiers de 24. L'écouvillon se trouve bien de plus lourd que les pièces d'ordonnances Maintenant la manœuvre a tous changé depuis l'année passé vous savez qu'il y avait toujours deux hommes à l'écou-

(1) La lettre porte en tête une mauvaise vue de Thoune et des environs.

villon a présent un tous seul fait l'ouvrage s'est quelque chose de joli à voir manœuvré. Monsieur L... capitaine, D... major deux hommes que je voudrais voir au bout de ma pièce le premier coup que je tirerai il sont d'une méchanseté comme personne ne pourrais s'imaginé il font des jurements tous nouveaux qu'on ne sais pas par chez nous. Nos lieutenants sont alors très jenti prevenant ils ont déjà bien exquivé des salles de police aux militaires. Il faut être dune propreté extrême il faut toujours siré les soulliers 3 fois par jour on a sans cesse le tri-poli est la brosse dans les mains on rencontrerai un de ses capitaines sur la rue si on est pas propre il vous demande son nom voilà pour une consigne jusqu'a présent je n'ai pas été puni mais j'ai tant plus brossé depuis que nous sommes arrivés jusqu'au jourd'hui tous les jours la pluie des tonnerres comme il n'en fait pas chez nous à cause de l'éco des montagnes. La ville est plaisante les filles y sont amoureuses surtout dans les établissements se n'est n'est pas rar quand elles viennent s'asoir sur ses jenoux et de vous embrasser si l'occasion s'en présente. Mais tous ça se n'est pas les filles de Penthéaz je vous prierai de menvoyer comme la fête de G... sest passée à propos de A... et enfin de la Julie etc etc.

Les Alpes, par E. RAMBERT, IV^e série. Bâle et Genève, H. Georg, éditeur, 1871.

Nous arrivons les derniers pour rendre compte du nouveau volume de M. Rambert; mais il n'est jamais trop tard pour parler d'un bon livre, et l'auteur nous pardonnera sans doute.

La quatrième série des *Alpes suisses* est, comme les précédentes, extrêmement variée; nous dirions même volontiers qu'elle est un peu bigarrée, surtout à cause de certaines poésies qui n'ont pas trait, où de très loin seulement, au monde des Alpes.

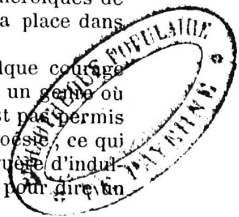
Le volume s'ouvre par le récit d'une ascension, celle du *Bristenstock* au canton d'Uri. Comme toujours, M. Rambert excelle à tirer parti de son sujet, à le tourner et le retourner, et à le faire-voir sous toutes ses faces; tellement que parfois il semble qu'il élargisse trop son cadre et qu'il y fasse entrer trop de choses, ce qui nuit à l'idée générale, à l'ensemble. Mais le talent descriptif n'a fait que grandir, et l'on demeure frappé de la clarté, de la précision de ces descriptions.

Vient ensuite une étude fort complète et fort bien écrite sur les rapports de *Schiller* et de *Gœthe*, avec les Alpes, et sur l'influence qu'elles ont exercée sur ces deux grands génies. C'est à notre avis le meilleur morceau du volume; et ce sont des pages qu'il faut lire, si l'on veut se rendre compte du rôle important qu'a joué la Suisse dans la pensée et dans les œuvres des deux grands poètes.

Les nombreuses lectrices de M. Rambert préféreront sans doute *La batelière de Postunen*, fraîche nouvelle des bords du lac des Waldstätten. Il faut bien qu'il y ait quelque chose pour elles: la grave étude sur *Gœthe* et *Schiller* ne leur revient guère, et pourtant que de poésie aussi dans ce dernier morceau!

Cette batelière est un type que l'on n'oublie pas: cœur noble, âme forte, elle rappelle les femmes héroïques de notre histoire; et chacun l'eût trouvée à sa place dans un des combats de l'Unterwald, en 1798.

L'auteur le dit lui-même: « Il faut quelque courage pour se décider à publier des vers. C'est un sermo où il est fort difficile de réussir, et où il n'est pas permis d'échouer. Il n'y a point d'assez bien en poésie, ce qui n'est pas bien est mauvais, et ne mérite guère d'être gence. » Aussi nous voilà fort perplexes pour dire un



mot des poésies que renferme le volume, et pour échapper au dilemme, nous nous bornerons à faire notre choix. *La Source*, *Le cri des mouttes*, *Souvenir*, *Lioba*, *Les lavandières*, nous ont paru les plus belles fleurs du bouquet. Il y a dans les quatrains du *Souvenir* nombre de vers heureux et faciles, tels qu'on en voit rarement chez nos poètes.

Enfin M. Rambert ne devait pas négliger la question du *feh'n*. Dans les quelques pages qu'il y consacre, il discute fort sensément les opinions en présence, et expose avec clarté l'état où elle se trouve ensuite des derniers travaux et surtout de l'important mémoire de M. L. Dufour.

En somme, la IV^e série des *Alpes suisses* ne le cède guère aux précédentes ; mais l'auteur, dans son intérêt, fera bien de serrer toujours de près le riche sujet qu'il a choisi.

X.

Nombre des Juifs. — On compte 50,000 Juifs en Grande-Bretagne, 75,000 en France, 32,194 en Italie, 1,094,871 en Autriche, 65,000 en Hollande, 1,500 en Belgique, 3,196 en Suisse, 441,437 en Allemagne, 2,250,000 en Russie. 5,663 en Scandinavie, 1,500 en Grèce et 160,000 aux Etats-Unis. Cela fait en tout 4,613,048 Israélites, parlant surtout l'allemand. Si l'on y ajoute ceux d'Asie et d'Afrique, on peut estimer leur nombre total à environ 8 millions. Après l'hébreu c'est décidément l'allemand qui est leur langue principale.

Population de la ville de Berlin. — La ville de Berlin compte en ce moment plus de 700,000 habitants, et les données quotidiennes de la statistique permettent d'évaluer à 50,000 personnes par an le chiffre de l'augmentation progressive de la population de cette capitale, qui ne tardera pas devenir, si elle ne l'est déjà, la troisième ville de l'Europe, en ce qui concerne le chiffre de ses habitants.

Le drapeau montre encore à Metz ses trois couleurs.

Aveugle serait le Prussien qui ne le verrait pas, car il est au point culminant de la ville, — au sommet de la flèche de la cathédrale.

Elle est très haute, cette flèche, et sa légèreté même rend l'ascension périlleuse. Le vertige vous gagne dans cette œuvre travaillée à jour et ne masquant rien du vide qui vous attire. Aussi l'autorité prussienne a-t-elle vainement requis les plus hardis couvreurs ; il ne s'est encore présenté jusqu'ici aucun Allemand qui ait assez de tête pour l'atteindre. Il en existait jadis des hommes qui tentaient avec succès l'entreprise aux jours de fête et d'illumination ; mais ils sont partis sans doute, ou ils ont oublié le chemin, ce qui ne nous étonne pas.

Malgré l'offre d'une prime de trente thalers, le drapeau tricolore est toujours là.

Le télégraphe expliqué.

Un brave paysan de Montricher, à qui un de ses amis demandait de lui expliquer ce que c'était que le télégraphe électrique, en fit la description suivante :

— Le télégraphe électrique, eh bien ! mais ce

sont ces fils de fer que tu vois attachés à des poteaux sur toutes les lignes des chemins de fer.

— Je sais bien ; mais comment que ça fait pour porter les nouvelles si vite ?

— C'est bien simple ; on touche une extrémité du fil, et toc ! l'extrémité écrit avec une plume.

— Je ne comprends pas bien.

— Je vais te faire mieux comprendre : tu as un chien ?

— Oui.

— Comment est-il ?

— Mais il est d'une taille moyenne.

— Quand tu lui marches sur la queue, qu'est-ce qu'il fait ?

— Il aboie, parbleu !

— Eh bien suppose alors que ton chien, au lieu d'être d'une taille moyenne, soit d'une taille qui aille du village à la capitale.

— Oui.

— Eh, bien, il n'y a pas de doute que si tu lui marchais ici sur la queue, c'est à Lausanne qu'il aboierait. Voilà, mon vieux, ce que c'est que le télégraphe électrique.

Le *Petit Marseillais* raconte ce drame intime :

Hier matin, dans une des rues d'Endoume, un jeune militaire, qui arrivait d'Allemagne, voyait une foule sympathique et émue se presser autour de lui.

Des mains tendues serraient les siennes, des saluts affectueux accueillaient de toutes parts cet enfant du quartier, revenu enfin au milieu de ses amis.

On était d'autant plus heureux de le revoir, que le bruit de sa mort avait couru et que cette mauvaise nouvelle avait été presque confirmée plus tard.

Disparu depuis nos premiers désastres, on n'avait plus reçu de ses nouvelles.

Tout à coup, d'une des maisons, sort une femme à l'air triste et abattu ; la joie des autres paraît une douleur pour elle ; car l'infortunée avait un fils, et cet enfant unique a trouvé la mort sur les champs de bataille.

Dès qu'il l'aperçoit, le jeune soldat écarte vigoureusement ceux qui se pressent autour de lui ; la figure rayonnante de joie, il s'élançait vers la femme.

Elle lève les yeux, et, à la vue de cette figure amaigrie par les souffrances, de ces traits qui lui rappellent celui qui n'est plus, elle chancelle, elle pâlit.

— Ma mère ! ma bonne mère ! s'écrie le soldat, c'est moi, moi, votre fils, ne me reconnaissez-vous pas ?

C'était trop de bonheur pour la pauvre mère.

Le fils qu'elle croyait mort, qu'elle avait pleuré, dont elle portait encore le deuil, il était là devant elle, lui tendant les bras.

Elle ne put résister à l'excès de sa joie ; elle poussa un cri terrible et s'affaissa sur elle-même.

Le bonheur l'avait tuée !

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.